

Malheurs d'Octave dans «Armance»

内 田 善 孝

Uchida, Yoshitaka

Introduction

Lorsque nous avons rédigé notre article sur *San Francesco a Ripa*, nous avons été frappé par l'état d'âme dans lequel se trouvait l'héroïne: elle est malheureuse. «La Campobasso était éperdument amoureuse, son amant partageait sa passion et cependant elle était fort malheureuse.»^{(1)†} On s'est alors demandé pourquoi Stendhal la présentait comme héroïne accablée dès le début de la nouvelle. Mais pour en savoir plus sur son malheur et mener à bien notre recherche, *San Francesco a Ripa* manque d'envergure et d'autre part c'est une oeuvre inachevée. Nous nous sommes rendu compte qu'il valait mieux étudier dans un premier temps un autre ouvrage plus important afin de mieux comprendre ce qu'est le malheur chez Stendhal, thème qui nous a paru très intéressant.

Nous avons effectué une recherche statistique dans les trois romans achevés de Stendhal pour savoir lequel méritait d'être traité en premier lieu. Nous avons limité notre sujet au malheur, mais nous sommes bien sûr obligé d'évoquer le bonheur; l'un n'existant pas sans l'autre. Nous avons donc recensé les quatre mots suivants: malheur, malheureux, bonheur et heureux, dans *Armance*, *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme* dans l'édition de la Pléiade. Voilà ce que nous avons constaté:

	<i>Armancele</i>	<i>Rouge et le Noir</i>	<i>la Chartreuse</i>
malheur	55 /165=0.333	100/483=0.207	36 /471=0.076
malheureux	58 /165=0.351	38 /483=0.079	50 /471=0.106
bonheur	94 /165=0.57	100/483=0.207	100/471=0.212
heureux	57 /165=0.345	59 /483=0.122	45 /471=0.095

C'est dans *Armancele* que les quatre mots sont les plus fréquents. Si on les totalise tous les quatre, on obtient en effet le pourcentage suivant :

<i>Armancele</i>	<i>le Rouge et le Noir</i>	<i>la Chartreuse</i>
264/165=1.6	297/483=0.615	231/471=0.49

La fréquence de ces quatre mots est nettement supérieure dans *Armancele*; les quatre mots apparaissent 1.6 fois en moyenne à toutes les pages. Cette fréquence est étonnante en même temps que significative: le bonheur et le malheur seraient les mots clés d'*Armancele*. A l'imitation de Stendhal qui a appelé *De l'Amour* la physiologie de l'amour, on pourrait intituler *Armancele* la physiologie du bonheur et du malheur. Pour le moment, ce n'est qu'une hypothèse, mais notre analyse essaiera de la confirmer en limitant notre effort au malheur seul.

1. Pourquoi et comment Octave est-il malheureux?

Les causes de ses malheurs.

D'après le relevé des mots malheur-malheureux que nous avons effectué, nous en avons trouvé 51 s'adressant à Octave. Il est sûrement le héros le plus malheureux de tous les personnages stendhaliens. Certes on le savait déjà. Mais personne encore n'a essayé d'éclaircir pourquoi et comment Octave est si malheureux. On s'est contenté jusque-là d'affirmer que c'est un héros triste, misanthrope, impuissant. Ces affirmations nous semblent devoir être approfondie.

Comment peut-on cerner cette notion de malheur, qui est une conception assez vague?

«ma vie n'est qu'une suite de malheurs et de sensations amères.»¹²

«J'ai des moments de malheurs et de fureur qui ne sont pas de la folie, lui disait-il un soir, mais qui me feront passer pour fou dans le monde comme à l'école Polytechnique.»^{#3}

«Mais ce n'est pas tout, ces accès de malheur qui sont de la folie à tous les yeux, semblent faire de moi un être à part.»^{#4}

De quels genres de malheurs Octave souffre-t-il donc?

On peut classer en cherchant leurs causes: il y a ceux provoqués par son impuissance: ceux engendrés par son dégoût pour les hommes: ceux nés des malentendus de l'amour.

1. Les malheurs provoqués par l'impuissance

Ils sont évoqués dans le 2e chapitre.

«La seule ressource contre cet avilissement général, pensait-il, serait de trouver une belle âme, non encore avilie par la prétendue sagesse des duchesses d'Ancre, de s'y attacher pour jamais, de ne voir qu'elle, de vivre avec elle et uniquement pour elle et pour son bonheur. Je l'aimerais avec passion..... *Je l'aimerais!* moi, malheureux!»^{#5}

A première vue, il est un peu difficile de deviner l'impuissance d'Octave dans cette phrase. Mais l'exemplaire Bucci nous donne une note précieuse: «Essayer faire deviner l'impuissance»^{#6}, et nous révèle ainsi l'intention de l'auteur: Octave est malheureux parce qu'il est impuissant.

Lorsque madame d'Aumale lui fait voir qu'il aime Armance, Octave sombre dans le désespoir. Sa souffrance est alors imputé à son impuissance, qui se dresse comme un obstacle devant l'accomplissement de l'amour.

«Ce devoir rempli, il rentra dans le bois, et ici les expressions me manquent pour donner quelques idées de la douleur qui s'empare de ce malheureux! - J'aime! se dit-il d'une voix étouffée, moi aimer! grand Dieu! et le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il resta immobile

comme frappé d'horreur; bientôt après il marchait à pas précipités. Incapable de se soutenir, il se laissa tomber sur le tronc d'un vieux arbre qui barrait le chemin, et dans ce moment de repos, il lui sembla voir encore plus clairement toute l'étendue de son malheur.»^{#7}

«Avec tout l'orgueil d'un enfant, en toute ma vie je ne me suis élevé à aucune action d'homme; et non seulement j'ai fait mon propre malheur, mais j'ai entraîné dans l'abîme l'être du monde qui m'était le plus cher. O ciel! comment s'y prendrait-on pour être plus vil que moi? - Ce moment produisit presque le délire. La tête d'Octave était comme désorganisée par une chaleur brûlante. A chaque pas que faisait son esprit, il découvrait une nouvelle nuance de malheur, une nouvelle raison pour se mépriser.»^{#8}

Les citations sont longues, mais pleines d'indices importants pour résoudre le problème «le sujet surpasse trop le disant»^{#9}. Le narrateur dit: «les expressions me manquent pour donner l'idée de la douleur qui s'empara de ce malheureux!» Mais il n'arrête pas sa description; tout simplement, au lieu de décrire «l'intérieur d'Octave», il se préoccupe de ses douleurs physiques: «le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes»; perte de connaissance; tête désorganisée par la chaleur brûlante. Stendhal se limite aux sensations provoquées par la souffrance sur le plan physiologique en se méfiant de la capacité de la rhétorique qui pourrait l'entraîner à une effusion sentimentale. D'ailleurs est-il possible d'exprimer les tourments de l'âme du héros avec la logique? C'est le désordre qui règne dans son cœur souffrant; des douleurs inexplicables l'attaquent sans aucune causalité. Ce qui échappe à la raison, l'auteur renonce à le décortiquer. Plutôt que de mentir, le narrateur préfère se contenter de descriptions physiques. Ce principe se voit tout au long du roman. Les tourments de l'âme d'Octave sont saisis du point de vue du chirurgien plutôt que celui du psychologue^{#10}

2. Les malheurs provoqués par le dégoût pour les hommes

Nous allons citer quelques exemples des malheurs du héros nés de son dégoût pour la société, qui le rend un être à part, un être singulier, un misanthrope.

«Mais dans ce salon, j'ai le malheur de ne pas être exactement comme un autre.»^{§11}

«Fallait-il laisser incomplète l'esquisse d'un caractère bizarre parce qu'il est injuste envers tout le monde? C'est précisément cette injustice qui fait son malheur.»^{§12}

«sans être souverain, j'ai soif de l'*incognito*. Je suis souverain par le malheur, par le ridicule, par l'extrême importance que j'attache à certaines choses.»^{§13}

Appartenant à l'une des familles les plus illustres par son ancienneté, il ne peut rester anonyme et n'a plus la liberté d'agir lorsque la loi d'indemnité est certaine d'être approuvée à la chambre des députés. S'il s'agissait d'un héros d'une classe dépourvue comme Julien, il ne serait pas misanthrope. Sa misanthropie relève d'un problème social, plus exactement celui de l'aristocratie de 1827. Sa situation est exprimée par la description de sa chambre: «La chambre du jeune vicomte, pratiquée au-dessus du salon et sacrifiée à la beauté de cette pièce essentielle, avait à peine la hauteur d'un entresol.»^{§14} Dans un hôtel aristocratique, le salon, qui accueille le monde, est la pièce la plus importante. Et celle-ci écrase Octave: la hauteur de sa chambre est réduite pour rehausser le plafond du salon, dont la fonction mondaine consiste à satisfaire la vanité du paraître. Madame de Bonnivet, un des personnages les plus atteints d'affectation, possède un salon qui «a au moins vingt pieds de haut»^{§15}

Le misanthrope cherche la solitude; Octave regrette sa cellule de l'école Polytechnique et même pense à se retirer du monde pour se consacrer à la vie monastique. Il refuse de communiquer avec les autres. Octave exprime son désir singulier à sa mère: «mon unique plaisir consiste à vivre isolé, et sans personne au monde qui ait le droit de m'adresser la parole.»^{§16} Mais pourquoi désire-t-il si fort mener une vie solitaire? Son impuissance n'en est pas la cause principale; il n'y a aucune raison pour qu'un homme impuissant ne puisse pas avoir de vie sociale. Si Octave préfère choisir la solitude, c'est parce qu'il n'aime pas les hommes: «son dégoût pour les hommes était au comble»^{§17} Ce sont les hommes, c'est-à-dire les autres, leurs regards qui le rendent misanthrope.

Lorsqu'Octave rêve à la transformation de sa chambre avec l'argent qu'il escompte obtenir de la loi d'indemnité, il exprime son désir de se protéger du regard des autres:

«J'aurai un salon magnifique comme celui de l'hôtel de Bonnavet, et moi seul j'y entrerais. Tous les mois, à peine, oui, le premier du mois, un domestique pour épousseter, mais sous mes yeux; qu'il n'aille pas chercher à deviner mes pensées par le choix de mes livres, et surprendre ce que j'écris pour guider mon âme dans ces moments de folie..... J'en porterai toujours la clef à ma chaîne de montre, une petite clef d'acier imperceptible, plus petite que celle d'un portefeuille. Je ferai placer dans le salon selon mon goût trois glaces de sept pieds de haut chacune. J'ai toujours aimé cet ornement sombre et magnifique.»^{註18}

Il ne veut pas que les autres sachent ce qu'il pense («deviner mes pensées par le choix de mes livres»), ce qu'il sent («surprendre ce que j'écris pour guider mon âme dans ces moments de folie»). D'où vient ce dégoût pour les regards des autres?

L'homme est un être social; la sociabilité est inscrite dans sa nature. Mais la vie sociale crée des problèmes dont l'un concerne le regard des autres: «*tirer toute son existence des regards des autres*. L'homme du monde n'existe plus en fonction de lui-même. Il est «dénaturé» en devenant extérieur à soi. Au lieu de jouir directement de son être, il ne se cherche plus que dans une image de lui-même renvoyée par les autres. La société s'interpose entre l'âme profonde et la conscience.»^{註19} C'est cette aliénation qu'Octave craint et qui le rend misanthrope; il s'efforce jalousement d'échapper au regard des autres. C'est toujours dans des espaces hermétiquement clos et protégés du regard des autres qu'il cherche la solitude: une cellule, un monastère et sa chambre ornée de glaces de «sept pieds de haut» sur trois côtés. Ce dernier espace représente très bien le dégoût du jeune héros pour le regard des autres. Si son projet se réalise, sa chambre n'aura point de fenêtres qui donneront sur l'extérieur (trois murs seront recouverts de glaces et l'entrée sera fermée à clef; il n'y aura même pas de trou de serrure, tellement la clef sera «imperceptible»; *imperceptible* signifie invisible en même temps que petit) et les glaces n'arrêteront

pas seulement le regard des curieux, mais ne reflèteront que les images de l'occupant. En effet «sa chambre de glaces » est le reflet fidèle de la personnalité d'Octave: solitude, impossibilité de commuier, refus de se laisser dénaturer par les regards des autres, irréalité (ceux que les glaces reflètent ne sont jamais des *objets eux-mêmes, mais* ce ne sont que des images virtuelles¹²⁰), suffisance du moi (jouir de ses propres images et «sa manie d'être tout en dedans»¹²¹), aspect sombre et glacé.

On comprend bien la méfiance du héros envers la société, qui impose des modèles à suivre et qui proscrit l'originalité¹²². Octave est un être «singulier»¹²³ qui refuse de prendre le masque pour s'adapter à l'exigence de l'uniformisation¹²⁴. Pourtant la vie sociale est-elle si condamnable? et la vie solitaire est-elle salutaire? Si cela est vrai, il se pose une question essentielle: peut-on vraiment trouver le bonheur dans la solitude? le solitaire est-il heureux, complètement isolé des autres? Non, il n'est ni heureux, ni malheureux. La vie qu'il mène perd toute la signification de l'être pensant en se soumettant à l'assouvissement de l'instinct naturel. «C'est seulement lorsque la société se constitue qu'apparaissent «les sentiments qui doivent rendre (l'homme) heureux». Si l'on s'interroge en effet sur la nature du bonheur, on s'aperçoit que rien de ce qui mérite ce nom n'est concevable sinon par référence à autrui». ¹²⁵ Malgré le danger de se perdre dans les regards des autres, la vanité du paraître et le règne de l'argent, Octave se décide à rester dans le monde en recourant à la force vertueuse de l'amitié.

Continuons à relever les souffrances d'Octave causées par son existence sociale. Ci-dessus nous avons vu Octave en lutte contre la société qu'il trouve «méchante»¹²⁶. Mais il est attaché inexorablement au sort de cette société aristocratique qui lui est si hostile.

«Quel malheur pour ce pauvre Malivert, disait l'un, que ces deux millions qui lui tombent sur la tête comme une tuile! il ne pourra plus se faire prêtre! cela est dur!»¹²⁷

«Ne m'attaquez pas sur le plus grand de mes malheurs, être obligé de mentir toute la journée»¹²⁸

«C'est un des malheurs de notre position, voir des sots faire les mensonges

les plus ridicules et n'oser leur dire: beau masque, je te connais.»^{註29}

Le monde aristocratique auquel Octave appartient a été battu une fois et est destiné à disparaître un jour ou l'autre. Il n'aurait aucun regret à abandonner son titre de noblesse, mais par considération pour ses parents il se retient de quitter «la classe la moins énergique parce qu'elle est la plus éloignée des besoins réels!»^{註30} C'est un héros déchiré par l'incompatibilité entre son existence et son idée sociale. Et il est doublement malheureux: il souffre de l'ambiguïté de son existence, et il doit en plus «partager les malheurs»^{註31} du parti que l'histoire destine au déclin. Stendhal emploie très souvent dans ce contexte historique, le mot *triste* à la différence de *misanthrope*, qui signifie dégoût pour la nature des hommes.

3. Les malheurs nés de l'amour

A vrai dire il est presque impossible de séparer les malheurs provoqués par l'amour de ceux imputés à l'impuissance. Derrière ces malheurs est toujours cachée l'impuissance. «Ce mot imprévu, en découvrant à Octave la véritable situation de son cœur, le précipita du comble de la félicité dans un malheur affreux et sans espoir.»^{註32} Pourquoi son malheur est-il «sans espoir», sinon parce qu'il souffre d'un défaut physique et qu'il n'arrive pas à consommer son amour?

Les romans du XVIII^e siècle ont apporté un éclaircissement sur les liens entre l'amour et l'existence. D'après l'aveu de madame du Châtelet, «Cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre et nous engage à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit de nous avoir donné l'existence.»^{註33} Tandis que dans *Armance* l'amour est une passion négative: l'amour force Octave à renoncer à cette précieuse existence et l'accule à la mort. D'où vient cette différence? La question pourrait se poser de cette manière: est-ce qu'il peut exister un amour indépendant des sens, un amour pur, dans une société qui cherche sa survie dans la reproduction légalement et moralement autorisée, c'est-à-dire sans le mariage? On cherche un mari capable de laisser des descendants pour que la lignée ne meure pas et que le nom soit perpétué. Dans la société aristocratique d'avant 1789, on était plus ou moins indulgent à l'égard des mœurs relâchées, parce qu'on n'était pas menacé d'être renversé; même si on avait des doutes sur l'identité du père,

c'est-à-dire malgré l'illégitimité de la naissance, l'enfant était accepté par la société. Mais après la révolution, l'aristocratie, devenue peureuse, n'admet aucun écart de conduite; ce sont madame d'Ancre et ses amies qui représentent cette tendance. On fait le procès de l'amour en dehors du mariage; même les relations entre Octave et madame de Bonnavet sont vues d'un œil plein de suspicion.

Dans ces conditions, Octave n'a aucun droit à réclamer sa part d'amour. Il en est conscient et se condamne à l'impossibilité d'aimer de sa propre volonté. Il en résulte que l'amour devient une «passion déshonorante»^{§34}. Ce n'est pas seulement parce qu'en trahissant son serment, cette passion fait manquer Octave au devoir qu'il s'est imposé mais aussi parce qu'une fois connue, mais elle risque de compromettre la réputation d'Armance au sein de la société. La passion amoureuse est souvent accusée de troubler le repos de la conscience, mais ici elle est condamnée pour une raison éthique et morale au sein de la classe aristocratique.

4. Les malheurs nés de la perte de l'estime d'Armance

Le problème de morale introduit le conflit de l'honneur et rend Octave malheureux. En surprenant la conversation entre Armance et son amie Méry, Octave se voit perdu dans l'estime de sa cousine.

«Le lendemain il fut aussi malheureux; le surlendemain, les jours suivants, il ne put pas davantage parler à Armance. Chaque jour il espérait trouver l'occasion de dire ce mot si essentiel pour son honneur, et chaque jour, [.....] il voyait son espoir s'évanouir.»^{§35}

La perte de l'estime d'Armance est un malentendu; il tombe dans le désespoir, en se trouvant privé de l'occasion de se justifier auprès d'Armance. Le narrateur appelle cette situation «sa nouvelle position de disgrâce»^{§36}; par le mot *nouvelle*, il suggère le commencement de la métamorphose d'Octave. Ce qui est curieux, c'est la cause de cette métamorphose.

«Par ce malheur réel Octave fut distrait de sa noire tristesse, il oublia l'habitude de chercher toujours à juger de la quantité de bonheur dont il

jouissait dans le moment présent. Il perdait son unique amie, il se voyait refuser une estime qu'il était si sûr de mériter; mais ces malheurs, quelque cruels qu'ils fussent, n'allaient point jusqu'à lui inspirer ce profond dégoût pour la vie qu'il éprouvait quinze jours auparavant.»^{註37}

«Ce malheur *réel*» l'emporte sur un autre malheur imaginaire, se plaindre en constatant le peu de bonheur dont il puisse jouir. L'un est réel, parce que la disgrâce est réelle auprès d'Armance, et l'autre imaginaire, parce que c'est dans l'imagination du héros que la société paraît «arrangée d'une manière hostile *pour lui*.»^{註38}

A cause de «ce malheur *réel*», Octave commence à regarder la société telle qu'elle est: «moins haïssable et surtout moins occupée de lui nuire»^{註39}; il renoue des relations avec la société. A force de regagner l'estime d'«un ami», il s'aperçoit de l'importance de l'existence de l'autre; et cela le conduit à changer son point de vue vis-à-vis de la société: «Il pleuvait, [.....] je m'irritais follement contre l'état du ciel, [.....] je m'imaginai que la pluie tombait exprès pour me jouer un mauvais tour.»^{註40}

Finalement ce sont son imagination et son orgueil qui sont la source de ses malheurs: «Au lieu de conformer ma conduite aux événements que je rencontrais dans la vie, je m'étais fait une règle antérieure à toute expérience.»^{註41} Octave se croyait être un philosophe et il s'était fixé une ligne de conduite: suivre le devoir: «on l'avait toujours vu se soumettre sans balancer à ce qu'il lui semblait prescrit par le devoir.»^{註42} En règle générale, les devoirs s'imposent vis-à-vis des autres: «être juste et bienfaisant»^{註43}. Mais être juste, cela n'a rien à voir avec le bonheur. Octave est correct en accomplissant son devoir de neveu envers Soubirane, un homme vilain et méprisable, mais il n'est point heureux; il se comporte bien avec madame d'Ancre, une grande dame méchante de caractère, mais il se sent malheureux en découvrant la bassesse des grandes dames. Malgré cette constatation, il reste fidèle à son devoir jusqu'à ce qu'il surprennent la conversation entre Armance et Méry. En sachant qu'il a perdu l'estime de sa cousine, paradoxalement il jouit «du bonheur de l'avoir perdue»^{註44}. A partir de ce moment, Octave commence à se métamorphoser. Comment s'est fait ce changement? La philosophie d'Octave,

basée sur le devoir, rencontre la vertu, c'est-à-dire le sacrifice vertueux, en un mot, le dévouement d'Armance.

La vertu est une idée difficile à définir; la conduite de madame de Bonnavet, à qui on ne peut rien reprocher, est appelée aussi vertu⁴⁵, mais ce n'est pas dans ce sens que Stendhal emploie ce mot: c'est la force de l'âme.

Par les paroles de madame d'Aumale, Octave découvre l'intérieur de son propre cœur et se sent précipité dans un malheur sans fond.

«Il avait donc eu la faiblesse de violer les serments qu'il s'était faits tant de fois! Un instant avait renversé l'ouvrage de toute sa vie. Il venait de perdre tous les droits à sa propre estime. Le monde désormais se fermait pour lui: il n'avait pas assez de vertu pour y vivre. Il ne lui restait que la solitude et l'habitation au fond de quelque désert.»⁴⁶

Dans cette citation, la vertu signifie la force de l'âme. Octave se reproche la faiblesse de sa raison qui a laissé germer la passion sans pouvoir résister. Son âme n'était pas à la hauteur pour contrôler son instinct, parce qu'il lui manquait la vertu. La vertu, c'est «une lutte contre soi»⁴⁷; un homme vertueux se demande s'il mérite l'estime d'une âme noble aussi intensément que celle de soi-même.

Après avoir regagné l'estime d'Armance, Octave ouvre son cœur; il laisse de côté son amour-propre et l'amitié s'installe entre les deux jeunes gens. Au contraire de l'amour qui provoque égarement, désordre et fureur en troublant la tranquillité, l'amitié offre un refuge à l'âme en détresse. Comme l'amitié n'a pas de connotation de culpabilité sexuelle, Octave se laisse tromper par l'illusion de la «pure et sainte amitié»⁴⁸. L'amitié est pure, parce qu'elle est assexuée; elle est sainte, parce qu'elle est soutenue par le devoir. Ce qu'Octave ne veut pas savoir, c'est que l'amitié est dépendante de l'inclination⁴⁹. La raison endormie par le mensonge, la passion gagne petit à petit du terrain dans le cœur d'Octave. Tandis que pour Armance, c'est l'amour qui est né dès le début; elle aime Octave avec dévouement. Et son amour, «l'amitié la plus dévouée et la plus exclusive»⁵⁰, se consacre à métamorphoser Octave, qui se décide à lui avouer le secret de son impuissance. Mais juste au moment où il croit pouvoir jouir pour la première fois

de sa vie du bonheur grâce à une personne vertueuse qui sacrifie son propre bonheur à celui de l'homme qu'elle aime, Octave tombe dans le piège tendu par Soubirane et le chevalier. Frappé d'horreur par la lecture de la lettre falsifiée, il se dit:

«J'avais besoin [.....] de la passion la plus folle et la plus profonde pour qu'on pût me pardonner mon fatal secret. Contre toute raison, contre ce que je m'étais juré pendant toute ma vie, j'ai cru avoir rencontré un être au-dessus de l'humanité. [.....] Je me suis trompé; il ne me reste qu'à mourir.»¹⁵¹

Qu'est-ce que c'est que «la passion la plus folle et la plus profonde»? C'est l'amour vertueux, qui se sacrifie jusqu'à oublier son propre égoïsme. L'être humain pense à son propre intérêt avant tout; c'est son instinct. L'amour-passion n'écoute ni la voix de la nature ni la voix de la raison. C'est dans ce sens qu'Armance est «un être au-dessus de l'humanité». Mais le dernier malheur irrévocable empêche l'accomplissement de leur amour. La société se venge du héros qui ne cherche pas à lui plaire; dans le triste siècle où il vit, son bonheur avec Armance paraît une satire contre la société. Ne pouvant le supporter, celle-ci le précipite du comble de la félicité dans un désespoir irrécupérable.

Conclusion

Stendhal a laissé une note dans l'exemplaire Bucci: «ce roman [.....] n'a de ressemblance qu'avec des ouvrages très anciennement à la mode, tels que la Princesse de Clèves, les romans de madame de Tencin, etc.»¹⁵². A la suite de cet aveu, on a cherché des points communs entre le roman de Stendhal et celui de madame de Lafayette, et on a constaté une ressemblance dans l'analyse psychologique. C'est une analogie du procédé romanesque. N'y a-t-il pas de rapports dans les thèmes des deux romans? D'après R. Mauzi, une des nouveautés de *La Princesse de Clèves* est d'avoir attiré l'attention sur «le problème concret des rapports entre l'amour et le bonheur»¹⁵³. L'idée que l'amour est l'inspirateur du

bonheur, n'est-ce pas une illusion? L'amour tourmente l'âme et lui enlève la tranquillité. La réalité est plus cruelle que l'on ne l'imagine. Stendhal pose le même problème, mais en l'adaptant au XIXe siècle: dans la société de la Restauration, un jeune héros, impuissant et appartenant à une classe inutile, peut-il trouver le bonheur grâce à l'amour?

Mais la notion du bonheur n'est pas pareille pour tout le monde; ce qui fait le bien de l'un n'apporte pas toujours le bonheur à l'autre. Soubirane recevrait avec joie deux millions de francs d'indemnité, tandis qu'Octave les refuserait sans regret. Et si on reste tout le temps heureux, on sent la monotonie d'une existence si uniforme. C'est le cas de madame de Bonnivet qui est blasée d'immenses avantages à force d'être trop comblée. Quand on est déjà heureux, il faut que le bonheur augmente sans cesse pour en jouir, tandis qu'on ressent un bonheur d'autant plus grand qu'on a souffert beaucoup. Donc Stendhal a choisi un héros désorganisé «par l'absence si longue de tout bonheur»^{#54}. Son intérêt se porte sur le parcours du héros à travers ses malheurs pour atteindre au bonheur dans l'amour de sa bien aimée. Condamné par un défaut physique, souffrant d'une impossibilité à communiquer, craignant d'être dénaturé par une société triste et méchante, Octave découvre une étincelle de bonheur dans l'amour dévoué d'Armance. Même à un héros négatif, qui pense que la mort est la solution à ses conflits, on peut appliquer cette formule: «l'homme n'est pas libre de ne pas vouloir son bonheur»^{#55}. Tous ses maux que nous avons analysés, n'arrivent toutefois pas à l'écraser et même si le roman finit tragiquement, on ne peut s'empêcher de voir en lui ce penchant de la nature humaine.

- 注1 *San Francesco a Ripa*, in *Romans et Nouvelles Cercle du Bibliophile*, p.83.
- 注2 *Armance*, p.31.
- 注3 *Ibid.*, p.38.
- 注4 *Ibid.*, p.39.
- 注5 *Ibid.*, p.30. Souligné par l'auteur.
- 注6 *Ibid.*, p.311.
- 注7 *Ibid.*, p.161.
- 注8 *Ibid.*, p.165.
- 注9 *Vie de Henry Brulard*, t. I, p.199.
- 注10 Voir *Armance*, «C'est par un cri sauvage que le malheureux que torture le bistouri du chirurgien croit soulager sa douleur.» p.1190.
- 注11 *Armance*, p.139.
- 注12 *Ibid.*, p.146.
- 注13 *Ibid.*, p.150. Souligné par l'auteur.
- 注14 *Ibid.*, p.12.
- 注15 *Ibid.*, p.32.
- 注16 *Ibid.*, p.15.
- 注17 *ibid.*, p.43.
- 注18 *Ibid.*, p.32-33.
- 注19 *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, p.91-92. Souligné par l'auteur.
- 注20 Octave est entaché d'une «telle absence de goût pour tout ce qu'il y a de réel dans la vie.» *Armance*, p.18.
- 注21 *Ibid.*, p.266.
- 注22 «Il me semble que sous des mots adroits elle (la bonne compagnie) proscrie toute énergie, toute originalité. Si on n'est copie, elle vous accuse de mauvaise manières.» *Ibid.*, p.132.
- 注23 Cf. *Ibid.*, pp.7, 20, 35, etc. «C'était un de ces esprits que leur fierté met dans la position d'une jeune fille qui arrive sans rouge dans un salon où l'usage du rouge est général.» p.28.
- 注24 «Si on prend un masque, c'est moins pour se dissimuler que pour se reconnaître; on veut ressembler à tout le monde, et par là on se rassure. Avec la dualité profonde, l'uniformité apparente est le caractère essentiel de l'homme social.» *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, p.91.
- 注25 *Ibid.*, p.597-598.
- 注26 *Armance*, p.104.

- 注27 *Ibid.*, p.61.
- 注28 *Ibid.*, p.146.
- 注29 *Ibid.*, p.142.
- 注30 *Ibid.*, p.142.
- 注31 *Ibid.*, p.143.
- 注32 *Ibid.*, p.158.
- 注33 *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, p.460. R.Mauzi cite Mme du Châtelet, *Réflexions sur le bonheur*.
- 注34 *Armance*, p.85.
- 注35 *Ibid.*, p.52-53.
- 注36 *Ibid.*, p.53.
- 注37 *Ibid.*, p.53.
- 注38 *Ibid.*, p.103.
- 注39 *Ibid.*, p.103.
- 注40 *Ibid.*, p.108.
- 注41 *Ibid.*, p.219.
- 注42 *Ibid.*, p.8.
- 注43 *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, p.247.
- 注44 *Armance*, p.50.
- 注45 *Ibid.*, p.90.
- 注46 *Ibid.*, p.159.
- 注47 *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, p.631.
- 注48 *Armance*, p.128.
- 注49 *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, p.625.
- 注50 *Armance*, p.131.
- 注51 *Ibid.*, p.293.
- 注52 *Armance*, p.XLI .
- 注53 *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, p.458.
- 注54 *Armance*, p.32.
- 注55 R. Mauzi cite J.-J. Burlamaqui, *Principe du droit naturel*, Genève, Barillot et fils, 1784, p.70.